



SAYD BAHODINE MAJROUH

Ego-Monstre

LE VOYAGEUR
DE MINUIT

suivi de

Le Rire des Amants

Traduit et adapté du persan (Afghanistan)
par l'auteur et SERGE SAUTREAU

 LIBRETTO

L'éditeur remercie André Velter
pour ses précieux conseils.

NOTA BENE :

La première édition de ce livre a paru en persan en 1973. Une seconde a été publiée en pashto en 1977. La version ici présentée est celle révisée, traduite et adaptée par l'auteur avec Serge Sautreau, éditée par les Éditions Phébus à titre posthume en deux volumes, *Le Voyageur de Minuit* (1989) et *Le Rire des Amants* (1991).
L'ouvrage ici proposé est donc l'édition définitive.

© Naïm, Massoud, Rôchânâ et Khaled Mâjrôuh

Pour la présente édition :

© Éditions Libretto, Libella, Paris 2022

I.S.B.N. : 978-2-36914-617-9

LIVRE I

LE VOYAGEUR DE MINUIT

SAYD BAHODINE MAJROUH :
LA LÉGENDE VRAIE

11 février 1988, Pakistan.

Le crépuscule avance sur Peshawar. On frappe à la porte. Le poète se lève. Rafale de mitraillette. Deux inconnus se sauvent dans une jeep blanche.

Sayd Bahodine Majrouh est mort en ouvrant. Le lendemain il aurait eu soixante ans. Depuis longtemps, il savait.

La menace était à son seuil. Et la mort, celle qu'il nommait «la nécessaire», toujours au rendez-vous :

Elle change la vie en destin. Elle éclaire d'une vive lumière de cohérence l'ensemble du passé. L'homme meurt à chaque instant, ô chercheur, mais son ombre le suit et invente son avenir. Tout ce qui a commencement un jour doit trouver fin. Dès l'origine, l'être conscient se prépare à mourir, et cette action donne son sens ultime à la vie. Sans une telle fin ; une fin à finir conscience, que seraient donc destin et liberté ?

«Une fin à finir conscience...» Sayd Bahodine Majrouh ouvrait. En séries d'ondes concentriques allant elles-mêmes chercher plus loin leurs cycles et leurs centres. Il écoutait le vent. Sous le sifflement des steppes légendaires il percevait les flûtes des bergers, les neys des derviches, et aussi le martèlement borgne, les rythmes et bruits de bottes, l'Histoire. Son Orient tout entier pris dans l'étau d'une sempiternelle contradiction haletait sous le joug. Les machines casquées du

Moi sous ses yeux ravageaient les êtres, intuitions et ardeurs fauchées ras, chaque pas du Dragon confisquant le sol.

Le poète en Majrouh se tenait en zone impossible, là où se croisent l'immobile et le mouvant, l'eau et le feu, entre ciel et glaive. Lui-même n'entrecroisait-il pas folie et lucidité, amour et connaissance? Ne poursuivait-il pas un rêve initiatique où l'accueil ferait tout le jeu, où la liberté serait flèche et cible?

Il est mort d'avoir parlé clair, dans la langue de l'indépendance, en donnant sa voix au sans-nom. Originaire du Kounar, au sud-est de l'Afghanistan, il s'en alla, dans les années 1950-1951, à la rencontre de Montaigne, de Diderot. Il revint de France huit ans plus tard nanti d'un diplôme de docteur en philosophie de l'université de Montpellier. Exerçant ensuite les fonctions de doyen de la faculté des lettres de Kaboul, il fut durant une brève année (1963-1964) gouverneur de la province de Kapiça – le pouvoir, fût-il symbolique, ne l'enchantait guère. Conseiller culturel de l'Afghanistan en Allemagne fédérale, il séjourna à Munich entre 1964 et 1968 et continua de fréquenter Paris, où il se rendit une ou deux fois l'an jusqu'à ses derniers jours. Son exil à Peshawar, depuis 1980, lui pesait en même temps qu'il l'exaltait : il y organisa le Centre afghan d'information, dont les publications régulières apportent des nouvelles de la résistance intérieure de l'Afghanistan, de ceux qui se battent sur le terrain contre l'armée d'occupation soviétique. Par cette activité de témoignage (un ancien accident à la jambe lui interdisant de participer physiquement à la guérilla), Sayd Bahodine Majrouh, figure connue et respectée de l'Afghanistan en exil, était devenu, en direction de l'opinion mondiale, le porte-voix de la lutte contre l'occupant. Ainsi l'héritier du siècle des Lumières et de celui de Sartre, le descendant moderne des Saadi, Attâr, Khayyam, entendait-il assumer une mission

d'éclaireur critique, se refusant absolument à céder aux pressions des bigots fanatiques. L'Afghanistan et la liberté lui tenaient trop à cœur : toutes les barbaries lui semblaient indignes, et le tchâdri forcé autant que les bombes russes.

En dépit de sa stature sociale, Sayd Bahodine Majrouh ne s'apparentait en rien à un intellectuel d'ancien régime. Plus prompt à écouter les récits et les chants d'un nomade, d'un berger, d'une paysanne, d'un malang, d'un errant fol en Dieu, que les péroraisons d'un ministre ou d'un théologien, il appliquait une érudition sans œillères au questionnement lucide de sa propre tradition.

Le livre qu'il a consacré à la poésie populaire des femmes pashtounes¹ donne la mesure de son indépendance d'esprit, de son audace. Démonter, comme il l'a fait, les rouages puérils du code de l'honneur masculin, c'est bel et bien jeter un défi à l'arrogance hypocrite, à l'oppression enfouie, à la bêtise coutumière oublieuse de sa source. C'est aussi célébrer, dans un monde qui s'en défie, les droits de la passion amoureuse, du scandale et du plaisir.

En fait, la singulière allure de Sayd Bahodine Majrouh, sa culture, son abnégation, sa fougue fraternelle devaient bientôt le désigner comme la conscience morale de la résistance, alors qu'il en était tout autant, et explicitement, la mauvaise conscience. « Ils sont venus, amis, et tous se voulaient chefs... » Sans doute voyait-il trop loin, trop profond. Son insolence jaillissait, méditée, évidente : d'un même souffle, il avait à penser, agir, ouvrir les portes de la nuit.

Afghan et poète, c'est-à-dire conteur inspiré, Sayd Bahodine Majrouh était donc aussi l'oriental et hétérodoxe porteur du sens critique et historique de l'Occident. Sa profonde

1. *Le Suicide et le chant : poésie populaire des femmes pashtounes*, traduit et adapté par André Velter et l'auteur (« Connaissances de l'Orient », Gallimard).

fidélité lui a permis d'intégrer cette lame de la raison au bruissement des sources, du ciel originels : avec l'appel tenace du pays de toujours, avec son tellurisme, ses abysses d'angoisse, ses rires d'amants lapidés – avec Ansârî, avec Sanâ'î, avec Rûmî. Le poète assassiné nous laisse, outre de nombreux inédits, ce conte poétique, Ego-Monstre, sorte de pyramide lyrique où sont transfigurés ensemble l'image d'un pays et le miroir d'une quête. C'est une épopée en forme de légende vraie, agencée en cycles et cercles, histoires de l'histoire et paraboles prophétiques. Le héros – un certain Voyageur de Minuit – marche infatigablement de déserts en montagnes, de cité en cité, pour conjurer la catastrophe, exhorter à la vigilance face au Monstre, face à la Tyrannie. Toujours en vain semble-t-il, puisque l'imminent-immanent Dragon est là, déjà là, en Conquérant Absolu...

La prémonition, en poésie, fait partie des charismes élémentaires du «voyant». Majrouh a composé une large part de son œuvre sous le règne de Daoud, à travers lequel il discernait clairement la montée en puissance du Monstre, et l'a poursuivie et amplifiée par la suite, en exil, jusqu'au fatal 11 février 1988. À travers l'intensification amère du destin de son pays, sa visée s'est avérée imperturbablement précise. Son Voyageur de Minuit est un migrant de la conscience. À la rencontre de l'Histoire, il sait fort bien qu'il devra jouer de la flûte sur sa propre colonne vertébrale. Il lui échoit, perspective exacte, d'être «un pont qui relie la demeure de ceux qui n'y sont plus à ceux qui n'y sont pas encore». Tout ce que bâtit le Voyageur, et jusqu'à cette figure de pont, de passeur, esquisse le profil du poète. Sayd Bahodine Majrouh est déjà ce pont entre deux ères d'un pays ravagé. Quelles contrées réunira-t-il dans la transparence de sa fable? Qu'allumera la saveur de ce raga?

N'allons pas croire ici au message politique – et pourtant

c'en est un. N'allons pas chercher en ce livre quelque vision assignant sens et perspective à l'Histoire – et c'en est une aussi. Le sol de l'inexorable errance du Voyageur de Minuit, ce qui soulève sa méditation et dépasse sa révolte, ce terrain est celui de l'amour. Liberté, connaissance sont à ce prix : en finir avec les miroirs du Monstre. Ego, le Chef Illimité, exercera ses inéluctables ravages, ses massacres, sa guerre contre nature. Non moins nécessairement resurgira la Déesse du Printemps, et la Reine de la Nuit emportera l'horreur. Entre ces pôles, le Voyageur devra magnétiser les vigilances. La Cité de l'Âme, perpétuellement érigée dans la joie, puis subornée, tyrannisée, rasée, il faudra bien, un jour, qu'y fassent retour ses architectes, ses amants, ses enfants, ses fous lucides de la liberté. Voilà pourquoi veille le Voyageur, pourquoi il court, pourquoi il délire tout haut : pour l'édification intérieure d'un sol natal jamais nommé, sans fin rêvé, toujours soumis à dictature.

« L'enfer, dit-il, c'est le Moi. » Celui qui fait les murs, les forteresses, les prisons. Celui qui détrône tout à son profit, hommes, dieux, rois, soleils. Celui qui torture et tue. Qui enlaidit. Qui défigure. L'insatiable Conquérant.

Tu as dit avoir nom : Moi.
Tu as dit Moi, maître du monde,
et nous t'avons cru.
Moi, centre de l'univers,
et nous t'avons cru.
Moi, essence divine.
Et nous nous sommes prosternés.

La grâce du Voyageur tient dans cette énigme : une lenteur répétitive qui soudain fuse en éclair, une métaphysique libertaire hantée par l'impossible.

Alors, il sut.
Jamais, du fond des horizons,
ne surgirait l'errant prophétique,
le voyageur
dont l'index pointerait à l'infini
le but, incandescent,
la voie, transparente,
la lumière, inaccessible.
Il sut alors le chemin unique,
ce qu'il avait à faire,
ce qui restait :
aller droit dans l'ancre même des ténèbres.

Ici, en Occident, on pourra juger naïve, convenue, cette vision d'abîmes à sonder, de périls et d'épreuves à toucher le fond. Ne sommes-nous pas revenus de tout ? Sommes-nous vraiment allés quelque part ? La « naïveté », chez Majrouh, tient à dévoiler les masques du pouvoir : soit du pouvoir et pouvoir absolu, avec leurs ruses, manœuvres et stratagèmes, tous ontologiquement monstrueux, c'est-à-dire signes de la présence latente ou manifeste du Monstre. Partout rôde le Dragon, et ils veulent des ordres et des chefs. « Ah, fils ! Obéir est facile, commander est dangereux. » Dans cette mise à nu, voilà de surcroît, au nom de la poésie, de l'amour et de la liberté, qu'une charge antireligieuse permanente désigne les alliés du Monstre ; tous les violents, les hypocrites, et notamment les prêtres, qui distillent trop souvent soumission aveugle et goût de la mort. Banal, pour tout esprit blasé que n'atteignent plus les pouvoirs de la parole. Mais autrement risqué, face aux chars russes et aux ayatollahs, que l'appréciation tout esthétique d'un engagement qui, lui, fut à la vie et à la mort. Majrouh, et là est sa plus secrète gloire, a combattu

dans un regard d'enfant. Jamais, au fil des pages, le scénario de l'initiation ne boucle complètement son cercle : quelque chose reste ouvert, ardent, impossiblement là, qui ne se laisse pas dire. Le Voyageur devra reprendre sa route, et l'angoisse sera son bâton, même si le sourire absolu de Leïla illumine à jamais l'horizon du libre Madjnoûn.

Et la très faible, l'incertaine, la vacillante lumière au
fond de la Caverne
n'a pas encore fait déferler son feu sur les plaines
et les rives du grand fleuve au-delà du temps ne seront
pas encore connues
que je vous dis, moi :
le sens de l'être
est Leïla !

Ce Voyageur de Minuit, livre premier du vaste ensemble intitulé Ego-Monstre, comprend les trois premiers « Cycles » de l'œuvre, qui en compte cinq – la mort ayant frappé le poète alors qu'il terminait l'épilogue du cinquième.

Il est à noter que le texte original, en persan-dârî, du Cycle III a été perdu par l'auteur à l'occasion de son passage clandestin au Pakistan, en 1980. Par bonheur, il nous en avait adressé peu avant une très large part, traduite en français au mot à mot, comme il avait coutume de le faire depuis notre rencontre de l'hiver 1977-1978 en Afghanistan. Ce Cycle III, qui constitue presque la moitié de ce livre, œuvre afghane écrite en dârî, n'a plus désormais que le français pour œil et pour écoute.

La division en deux « Livres » correspond à la césure interne d'une œuvre commencée vers 1970, où le Voyageur prophétisait aux insouciantes l'arrivée prochaine du Grand Conquérant, et marquée dramatiquement par l'invasion soviétique

et le départ, en 1980, pour l'exil. Dès lors le Monstre est là, terriblement présent, et l'Histoire a rejoint le poème.

C'est juste après que s'ouvrira le Livre II, avec l'expérience de l'exil et l'exhortation finale d'un homme qui a donné son sang dans sa parole pour qu'un secret, celui de la liberté, soit révélé une fois – une fois encore, une fois au moins – à ces Pashtous, à ces Tadjiks, à ces Nouristânî, à ces Turkmènes, à ces Hâsâras, à tous ces Afghans sans nom, et, à travers eux, à tous ceux qui ne désespèrent pas de la révolte et de l'abnégation : poésie, lucidité, beauté, voici les caps du Voyageur qu'emporte l'amour fou, voilà les tulipes noires du printemps au désert, la fable infinie des « patries transparentes ».

Reste à dire un mot des choix qui ont présidé à la présente traduction. De son vivant, Sayd Bahodine Majrouh avait apprécié nos premières tentatives de traduction-adaptation à partir de son mot à mot. La publication de quelques extraits dans *Les Temps modernes*, en juillet 1980, l'avait convaincu de redoubler d'ardeur dans la mise en français immédiat de ses manuscrits, qu'il nous envoyait pour passage « à la raffinerie », comme il l'écrivait. C'est donc sous le haussement de sourcils amusé qu'il jetait sur sa propre lecture ainsi revisitée que s'est entreprise l'adaptation systématique de l'ensemble d'Ego-Monstre. Sans cette franchise accordée par lui, sans la liberté à laquelle il encourageait constamment (avec des « à développer », « préciser », « versets ? prose rythmée ? » en marge), jamais il n'aurait semblé possible de tenter l'aventure.

Nous disons bien adaptation, considérant que la traduction revient pour l'essentiel à notre ami lui-même. La difficulté à laquelle se heurtait son mot à mot était évidemment d'ordre rythmique et musical. Une autre gageure tenait aussi à ce que jamais il n'eut suffisamment de recul pour dominer

totallement son œuvre achevée : nous ne saurons d'ailleurs pas, au terme du cinquième Cycle, s'il envisageait ou non d'en ouvrir un sixième. Il aura donc fallu çà et là concentrer certains passages dont la répétition n'avait rien de volontaire, et redresser quelques trajectoires d'échos et de rappels. Ces interventions, pour minimes qu'elles soient, suffisent à nous éloigner parfois du mot à mot originel, mais jamais du sens. Nous espérons, finalement, avoir pu restituer quelque chose de son phrasé litannique à ce long cri de protestation, de détresse et de fraîcheur.

Même si parfois le Voyageur pousse très loin le doute :

La vie, le monde ne font pas sens

Ni ne saurait faire sens la recherche d'un sens...

il se découvre néanmoins « un infatigable créateur de sens », un lyrique de toutes les saisons du sens, fussent-elles d'abomination et de massacre. Il aime, ce Majrouh, comme un Madjnoûn, que le ciel entre scintillant dans la plénitude d'un ciel plus vaste, d'un cœur où la diaspora des espaces fait tournoyer ses migrations pour la plus grande ferveur d'un regard d'enfant.

Ce regard va ouvrir. Pour l'Afghanistan, la liberté, l'amour. Ouvrir encore les portes de Minuit. Franchir la mort. Entrer dans l'Inconnu. Irréductible résistance, comme un pont entre voies et voix. Jusqu'à l'aube au-delà de l'aube, sous la nuit noire il creuse l'aube.

SERGE SAUTREAU

Cycle I

LA MORT DU MONSTRE

PROLOGUE

Il était une fois, dans le monde du Couchant, une vaste cité, prospère et lumineuse, où étincelait l'esprit. En cette ville-lumière vivait un homme, un sage entre les sages, dont l'étrange métier était de penser. L'existence à ses yeux ne se réduisait pas à de vains bavardages. Il chercha le secret des choses et des êtres, explora la poussière des grimoires, étudia les pages des modernes, et écrivit autant de lignes qu'il en déchiffra. Un jour enfin, il déclara :

– L'enfer, c'est les autres.

Mais je ne crois pas, moi, que le penseur ait ainsi exprimé la vérité... entière.

Toute une longue vie d'errance à travers océans
et plaines, vallées et hautes cimes,
j'ai parcouru, traversé et vu germer
quelques vérités.

Avec la première un chemin va
jusqu'aux rivages perdus de l'existence :

Il passe inévitablement
par l'enfer.

Dans la seconde, l'enfer c'est le Moi.

Sous la troisième, l'autre paraît me sauver,
me sortir de mon enfer :

il est le proche, il est celui pourtant
dont l'amour m'aide à m'y amarrer davantage
et dont la haine me soutient,
attise les flammes perpétuelles –
ah, l'autre est mirage et semble
marquer la fin de l'étendue désertique,
la fin de toute soif et l'aube
de toute joie!

Mais oublions un instant les mirages
– à l'horizon des voyageurs du désert ils ont
assez de forces pour être là d'eux-mêmes –
et allons droit
en enfer.

Si on y allait droit peut-être
y trouverait-on la droite issue pour en sortir.
Mais les vivants n'y vont pas droit.
Ils n'aiment guère aller ainsi et cherchent
à l'éviter, et cherchent
les voies qui se détournent,
les chemins tortueux.
Ils créent et ils se créent
leur propre labyrinthe.
Ils tournent et se perdent.
Ils deviennent leur choix.
Ils résident en permanence chez eux :
aux mégapoles de l'enfer.

À la recherche des rivages perdus

Un soir de soleil descendant lentement
sous l'horizon, je partis.
Je quittai la Cité, allant à la rencontre
de la plaine.

Hors des murs un instant m'arrêtai :
derrière moi, la Ville, dont les portes
se fermentaient pour la nuit.
Devant : le vaste, où les portes de la nuit
s'ouvriraient jusqu'à l'aube.

Orienté sur les lointains, je commençai.
Marche incertaine, marche inconnue,
malgré la plaine obscure en moi une lumière
semblait luire, clarté trompeuse et rassurante
des mémoires.

À la lueur de quoi j'entendais et voyais,
dedans,
l'univers familier de sons et de couleurs.
J'entendais, porté par la brise, le chant
plaintif du ney, et au-delà de la flûte,
au-delà du berger,
les tintements des grelots, les cris lointains
des chiens –
traversée lente de l'étendue,
les troupeaux descendaient les collines
dans la laine et le lait
et les nuages de poussière bleuâtres éblouis
par-delà !
J'entendais
le grondement dans la vallée
de la rivière bondissante,
les enfants inouïs parmi les sables du rivage,
les gerbes irisées, les cris, les rires
et le flux,
jusqu'aux grandes ondulantes, cruches dansées
sur la tête, allant à la fontaine
et dans la grâce et la fraîcheur des ombres

odorantes, ô bosquets touffus du chanvre,
elles, chuchotant de l'amour à des amants
cachés.

... Et je marchais ainsi, comme enroulé en moi,
pris au piège de la lueur des mémoires
parmi les portes de la nuit.

À l'aube
toute maison avait fui.
Nul tumulte, nul trouble, ni la Cité ni même
son écho du plus loin dans l'âme.
J'étais noyé, ô silence !

Le chemin dans la nuit semblait luire
et maintenant le jour offrait
la Bouche béante et muette et noire
d'une caverne.

Ainsi s'ouvrirent les portes de la nuit.

Clarté, jour inconnu qui se révèle.
Un monde étrange : en deçà de moi, la plaine
brûlante, épines et ronces franchies
pendant la nuit.
Non loin, le lit d'un torrent, à sec
depuis les origines, serpent fossile
à travers les rocailles.
Des chaînes de montagnes noires, figées,
aux rangs serrés, chevauchaient l'horizon.
Et, tout près,
l'entrée sombre, l'inquiétude
de la Caverne.

Silence, monde pétrifié, suspens –
et plaine, rocs, montagnes, Bouche Noire, tout
semble retenir son souffle comme dans l'attente
d'on ne saurait quoi d'imminent, d'inhumain,
d'irréremédiable.

Silence – profond silence.
Et calme – intense calme.
Juste avant
le cataclysme.

Murailles de la peur

Contemplant l'étrange spectacle, je vis soudain
la vie des habitants des villes
et leur secret enfoui –
pourquoi bâtissent-ils des cités?
Pourquoi les ceignent-ils
de puissantes murailles?
Pourquoi s'y emmaisonnent-ils,
dans la haine les uns des autres?
Afin, croient-ils, de s'y sentir protégés,
cuirassés, heureux?
En vérité, ne désirent-ils pas fuir?
Fuir cette plaine brûlante,
ces montagnes noires, oublier:
oublier la Caverne?

Les citadins n'ont peur
que de l'éloignement, peur
de s'éloigner des murs, peur
de rentrer trop tard et de trouver fermées
les portes de la ville.

Ainsi ne restent-ils jamais longtemps dehors.
Ainsi ne vont-ils pas trop loin.

Et cependant, de temps à autre,
quand l'épuisement les gagne,
quand les terrasse la haine commune,
ils se réunissent, la nuit, et se racontent
de fantastiques histoires sous la lampe.

Loin, disent-ils,
loin de la ville,
au-delà des étendues,
là où finit le monde des vivants,
où le jour expire à jamais dans les bras souples
de la nuit,
parmi les rocailles d'une vallée profonde,
respire la Caverne.
– Elle plonge
sous les entrailles de la terre,
elle descend
jusqu'au seuil même
de l'Enfer.

Chaque soir à minuit, disent-ils,
des esprits infernaux remontent de l'abîme
et viennent gémir par la bouche de la Caverne
et se répandre sur la plaine,
s'arrachant plaintes à chaque buisson d'épines,
à chaque taillis de ronces, à chaque pierre
du chemin,
hurlant de la terreur dans les gorges étroites,
s'emparant des montagnes pour en faire
des géants en marche,

et le lit du torrent à sec devenu
dragon de feu
s'élance à travers l'espace
et vient rôder parfois
tout près,
tout près des portes de la ville...

Et ils rient aux éclats en frissonnant
sous cape.
Ils se donnent de la secousse d'espoir,
vague viatique, à défaut de l'intrépidité
qui si fort leur manque.
Ils ont peur, les habitants de la ville,
et ils conjurent la peur, ils l'exorcisent
par le rire, mais les enfants
entendant ces récits, les enfants
ne rient pas : ils écoutent
avec toute l'attention
de leurs grands yeux graves,
Non parce qu'ils ont peur,
mais parce qu'ils saisissent
le langage des habitants de la nuit
et qu'ils déchiffrent le message.

Pourtant, ces mêmes enfants, adultes
à leur tour,
désapprendront
la langue de la nuit, et riront
aux légendes,
et se plieront
aux usages de la peur.

L'ombre de la grande inquiétude

Et moi, Voyageur de Minuit, moi ignorant, inconscient des dangers, j'avais quitté la ville à l'heure du crépuscule et traversé de nuit la plaine désertique. À l'aube, j'avais atteint le lit du torrent à sec. Devant moi : la Bouche béante de la Caverne...

À la lumière du jour le lieu se révéla. L'ancre menaçant, tant redouté dans la légende, m'ouvrit les portes de l'espace. M'apparut alors avec évidence que les citadins, pris dans l'engrenage de leur bien et de leur mal, de leurs biens et de leurs maux, de leurs demeures de plus en plus étroites, de leurs pensées de plus en plus aiguës, ne savaient plus regarder large. Tant de murs, ah misère !

Est-il possible, me dis-je, qu'ils n'aient d'yeux que pour eux-mêmes et ne se voient là où ils sont ? Leur fière cité bruyante, avec ses tours et ses murailles, avec son palais de marbre et sa citadelle de granit, n'est-elle pas une simple oasis, une humble tache de verdure dans l'immensité illimitée du désert, ou une île perdue, sans racines, flottant sur les eaux infinies ? Qu'un jour, tout à coup, se lève une tempête de vrai sable au milieu des roses, ou bien que se déchaîne l'ouragan sur la mer endormie, alors, en un clin d'œil, leur monde ne serait plus ; leurs maisons emportées, englouties à jamais, ne laisseraient aucune trace, ni dans les sables mouvants ni sous les déferlantes.

Insouciance du vaste, ah citadins ! Hélas, me dis-je, un soir, accablés sous le faix de leur promiscuité perpétuelle, ils éteindront leurs lampes et ce sera trop tard. Ils glisseront vers le fond, vers le lourd, vers l'oubli. Alors les esprits du gouffre remonteront, et s'ouvrira la bouche de la Caverne, et s'élançeront les souffles infernaux. Ils dévasteront l'étendue ; ils

s'empareront des montagnes et des torrents à sec : géants en marche, dragons de feu, Cité détruite ! Ah citadins ! Anéantis en plein sommeil ! Anéantis sans jamais, pas une fois, s'être éveillés de leurs murs !

Pour moi, l'éventuelle violence des sables ni la possible fureur des eaux ne m'inquiétaient.

Ma peur, c'était le Monstre. Je veux dire le Dragon, l'invincible Dragon, le Fléau de la terre, l'immonde prédateur d'hommes, l'irrésistible Charmeur des âmes, qui se faisait ouvrir les portes, les cités et les cœurs.

Et leur manque de vigilance, ah désespérance de ma pensée ! N'ont-ils pas entendu, me demandais-je, la grande voix limpide qui n'a cessé de monter depuis le fond des âges ? Ni le message des contes et légendes de leur enfance ? N'ont-ils donc rien saisi de l'histoire de la Cité du Silence où s'installa le Monstre ? Et comme, à la faveur de l'insouciance de ses habitants, il leur dévora l'âme et dévasta le cœur ?

Ne se souviennent-ils pas comme, de cette cité vive, le désert ne conserve que d'imposantes ruines, belles et terribles au crépuscule, et comme, de ses habitants, la mémoire ne ressasse qu'un lointain écho, hélant et enfouissant une peur indicible ? Ils se croient maîtres, ceux d'aujourd'hui, de cet effroi de leurs ancêtres, et la rassurante illusion du courage à bon compte va peut-être causer leur perte, et le ravage de la Cité. Oh, j'entends ! J'entends monter des profondeurs de la Caverne, là, devant moi, de confuses syllabes charriant message d'embûches et d'énigmes à la recherche d'une réponse, d'une clarté, d'une urgence.

Que faire ? Je suis le Voyageur de Minuit. J'ai longtemps déserté les distances et les hommes. J'ai parcouru le monde habité, les pays dévastés, le silence, la solitude. Comment me faire entendre d'eux depuis ces latitudes ? Et dire à leur Cité la menace implicite ?

CERCLE PREMIER
LA VILLE MALADE

Ainsi s'interrogeait le Voyageur au bord du torrent à sec, face à la bouche béante de la Caverne. Au lointain, il pouvait voir des formes à demi ensevelies, pans de murailles, arceaux en suspens, colonnades sans emploi, que venaient dévorer les ronces.

Un pèlerin des temps jadis, pensa-t-il, se souviendrait. Parti à la recherche de l'ancienne Cité, il arriverait jusqu'à ces ruines, et il saurait. Il saurait me raconter l'histoire, la vie et la mort de son peuple à jamais englouti.

Terre de paradis

Parlerait-il, ce pèlerin des temps jadis, qu'il parlerait ainsi :

En lieu et place de ces vestiges se dressait une ville dont la renommée avait conquis le monde. On s'y rendait en traversant l'immensité des prairies les plus vastes, des forêts les plus denses, des monts et des vallées brassant leurs fleurs sauvages, leurs lacs et leurs rivières aux ondes transparentes, leurs torrents fracassants descendus des hauteurs où rêve la neige bleue.

Chevaux en liberté par les herbes et le vent, cerfs, chevreuils, biches, troupeaux de grâce dans l'éclat des graminées, animaux sans frayeur qui venaient jusqu'au bord de

la ville jouer avec les enfants et manger dans leurs mains : voilà ce que trouvait le voyageur, avec les trilles des oiseaux sous l'ombre des jardins.

En ce temps-là, on n'inventait pas la cage.

En ce temps-là, la ville était sans Porte.

En ce temps-là, on ne dressait pas muraille, on ne creusait nul fossé.

La ville était un parc ; la ville était fleurs, bosquets, maisons sobres, discrètes, agréables à l'œil, reposantes à vivre.

Les jeunes, filles et garçons, se consacraient à la beauté de la Cité, à son entretien, à son atmosphère. Ou bien ils se promenaient le long de la rivière, s'embrassaient et s'aimaient de parcs en sous-bois. Les adultes savouraient l'ombre des platanes, sur la grand-place, et devisaient. Les enfants faisaient partout jaillir leur présence, jouant sur les sables des plages, s'éclaboussant de vaguelettes, joyeux, bruyants, et libres.

En ce temps-là, être chagrin, triste, c'était s'avouer malade et aller consulter le sage de la Cité, le guérisseur des corps et des âmes. En ce temps-là, bien avant le cataclysme, les hommes ignoraient domination et servitude, et il ne se trouvait ni esclaves ni maîtres. À la vérité cependant, la ville avait des maîtres incontestés : les enfants.

En ce temps-là, on croyait aux enfants. Conviction régnait qu'initiés naturels aux mystères, ils avaient connivence avec la nature. Ils parlaient la langue des oiseaux. Ils tutoyaient les esprits des lieux. Les montagnes, les plaines, les torrents et les sources, les lacs et les forêts leur murmuraient au cœur.

En ce temps-là, les enfants connaissaient les secrets de la Caverne. Aussi étaient-ils régulièrement consultés pour décider de la conduite de la Cité. Sur la grand-place, à l'ombre des platanes, on voyait parfois bambins et barbes blanches se réunir, et c'était comme en jouant que se prenaient d'un commun accord les mesures adéquates à la vie de la ville.

Arrivée du Grand Conquérant

Un jour, un jour comme à l'accoutumée...

Un jour que les oiseaux chantaient dans les jardins en fleurs, que les enfants riaient à la rivière, que les amoureux folâtraient dans les bois,

des nuages lourds menacèrent soudain, et s'assombrit l'horizon, et se leva un vent glacial portant l'impitoyable amertume et l'angoisse inconnue, qui enveloppa et fouailla la ville.

Quand le ciel couleur de sang fut prêt de couler derrière la terre,

quand le ciel couleur de sang permit de voir une silhouette,
quand le ciel couleur de sang accoucha sa douleur,
on distingua, sur fond de brumes rougeâtres, figure sinistre et droite avançant vers la ville,
un cavalier noir.

On se précipita : toutes, tous,
face à la sombre plaine, face au sang du ciel, face à l'inouï,
visages et cœurs crispés comme jamais jusqu'alors,
d'attendre, de voir, de toucher peut-être
par-delà l'obscurcie
l'arrivée du Cavalier Noir.

Il surgit du brouillard lentement, nimbé d'une ostentatoire majesté, pour s'arrêter enfin, face à la foule. Géant vêtu de ténèbre, juché sur un cheval gigantesque au poitrail d'ébène et de suie, il tenait, d'une main, les rênes de sa monstrueuse monture, et dans l'autre brandissait une lance. À sa ceinture, une épée. Sur sa tête, un casque d'acier, qui lui couvrait la nuque et descendait en visière sur les yeux. Au front, gravée en rouge, l'image d'un dragon.

Le plus étrange : la physionomie même de ce Cavalier

Noir. De son visage de cendre émanaient des bouffées de colère, tels des feux jaillissant d'un four ; sa bouche entrouverte, tordue par la haine, laissait apercevoir des dents abominables, et ses yeux violacés étaient deux coupes de sang.

D'une voix roulant comme un tonnerre, il parla :

– Bonnes gens, racaille inepte et nulle ! Vous vous demandez peut-être qui je suis ? Sachez que je me nomme Ego, héritier-fondateur de la dynastie du même nom. Je suis le Guerrier Invincible. Je suis le Conquérant du Monde. Je suis le Chef Illimité. Désormais votre Cité m'appartient. Dès à présent, vous voici sous mes ordres. Les soumis, les prudents, les couards bénéficieront de ma haute protection, de ma puissance, de ma clémence, et trouveront récompense. Turbulents, trouble-fête et rebelles auront la tête tranchée, et seront ainsi justement châtiés et soulagés.

Prononçant ces terrifiantes paroles, le Cavalier agitait sa lance et en menaçait solennellement la foule.

En ce temps-là, on ignorait encore tout de la violence.

Une biche, qui broutait paisiblement non loin de là, irrita le Grand Conquérant. Il souleva son bras, et projeta prodigieusement son arme. On vit la lance percer au flanc le gracieux animal. On vit le sang rouge sur la terre noire. On vit un feu, soudain, qu'on n'avait jamais vu.

Aux femmes, il jeta ses ordres :

– J'ai fait un long voyage. Je suis fourbu. J'ai faim et soif. Un lit, et le meilleur, pour mon repos ! Un rôti de cette bête ! Et une nuit auprès de vos têtes ! J'ai dit.

Un silence opaque vint plomber la terre. La brise cessa de souffler. Les oiseaux, de chanter ; les uns se cachèrent, les autres s'envolèrent pour des pays lointains. De ce moment ils se divisèrent en sédentaires et migrateurs. Les gazelles prirent refuge dans les forêts. Les troupeaux libres gagnèrent montagnes et hauts plateaux. Et nul animal pour s'approcher de

la Cité. Nul, pour venir manger dans les mains des hommes. La biche, image d'innocence, liberté incarnée que le Chef Illimité immola ce soir-là, marqua sans le savoir la naissance de l'histoire nouvelle. À travers elle fut signifiée la fin d'un âge – celui, terrestre, du paradis – et le début d'un autre, où l'on situa le paradis au ciel, au-delà des vivants.

Système de l'Invincible

L'Ordre bouleversa tout.

On apprit à connaître une activité de type nouveau, qui fut nommé travail. Jusqu'alors, on engageait une action par désir; on la poursuivait par agrément; on la menait à son terme pour le plaisir. On savourait la joie comme le repos, l'ouvrage exaltant comme l'œuvre accomplie. Le travail, en revanche, s'avéra d'emblée marqué du sceau de l'effort, du pénible, du rebutant; entamé dans le non-consentement, il se déployait en souffrance et s'achevait par dégoût. Ainsi s'érigea le joug. Ainsi, la geôle dont l'humanité domestique n'a jamais su se libérer.

Sous la férule du Chef Illimité, il fallut bâtir murailles et hautes tours, creuser fossés, faire forteresse de la Cité, édifier en son sein un aberrant palais de marbre.

Parmi les femmes, les moins malheureuses peut-être furent celles qui devinrent les esclaves voilées du Chef, résidentes dociles du palais, prostituées aux caprices du Tyran.

Les enfants ne jouaient plus. Ils n'avaient plus permission de rire. Ils ne furent plus voyants. Ni les amants ne se promenaient entre bois et jardins. Il était à toute occasion interdit de... Interdit de s'amuser, de plaisanter, de sourire, de s'embrasser dans les bosquets. Interdit, tout ce qui déplaisait au Grand Conquérant. Et ce qui déplaisait par-dessus tout au Guerrier Invincible, au Conquérant du Monde, au Chef

Illimité, c'étaient les rires et les jeux, les cris joyeux et libres des enfants, les chants des oiseaux, les baisers des amants.

Le Temple du Dragon

Près de son imposant palais, le Grand Conquérant fit construire un bâtiment propre à frapper l'imaginaire, qu'il réserva aux cérémonies de son credo. D'abord présenté comme la Maison de la Culture du Culte, il fut ensuite appelé le Haut Temple. Sous la vaste coupole centrale, un piédestal délirant offrait support à l'impressionnante statue de la divinité. Celle-ci, mi-humaine, représentait le Chef Illimité, et, mi-animale, un dragon. Un vieux prêtre, crâne rasé, longue robe jaune, avait fonction oraculaire. À certaines heures, il allait s'asseoir aux pieds de la Figure, s'y recueillait en silence, puis, d'une voix d'outre-tombe, annonçait la Parole. Les gens, de cette bouche de long détour, recevaient ordres et menaces, promesses de récompenses ou de châtiments, prédictions implacables ou admonestations à l'obéissance.

Toutes et tous, jeunes et vieux, étaient tenus de se rendre quotidiennement au Temple. Matin et soir, d'y invoquer l'idole et de lui adresser prière. Jour et nuit, d'y faire sacrifice et d'y apporter offrande. Peu à peu, tout ce que la Cité comptait de choses précieuses s'entassa absurdement aux pieds de la Figure. Ainsi la beauté se retira de la Ville. Ainsi la splendeur fut prisonnière du Temple.

Seul le vieux prêtre savait. Seul il savait qui était le Grand Conquérant. Dans la semi-obscurité d'un recoin du Temple, il réunissait parfois quelques-uns de ses disciples, et il les enseignait.

Le secret des secrets

Aux plus avancés, une fois, il réserva ceci :

– Jeunes prêtres ! Serviteurs dévoués du Haut Temple ! Le temps des faciles épreuves a pris fin. Vous, privilégiés que notre Seigneur a destinés à l’accomplissement des missions délicates, vous, élus qu’il a choisis pour porter haut sa gloire, approchez et préparez-vous : voici venir la vérité, la pleine et âpre vérité !

» Jeunes prêtres, je vais vous initier au secret, au secret de vieille griffe, au secret des secrets ! À vos yeux j’enlèverai le voile. De ce dévoilement retenez l’essentiel, qui ne réside pas dans la manière de mettre à nu les secrets, mais bien dans l’art de les savoir voiler.

– Que devons-nous faire, ô Grand Prêtre ?

– Jeunes serviteurs du Temple, il faut garder le secret... secret !

» Donnez-lui constamment déguisements de pratiques et de rites. Organisez des cérémonies de plus en plus solennelles, imposez aux croyants des cultes de plus en plus astreignants – qu’ils aient toujours trop à faire, et jamais assez pour être !

» Car les hommes ont satisfaction de pouvoir agir, et malaise de devoir être. Ainsi, comblés par les exercices du culte, gavés de cérémonies, hébétés de rituels, ils seront prêts au sacrifice volontaire.

» Vous seuls, jeunes prêtres, serviteurs du Haut Temple, ne serez pas dévorés comme eux ; vous seuls échapperez au sort commun *puisque le Monstre aura besoin de vous !*

– Que devons-nous entendre par là, ô Prêtre ?

– Sachez ceci, jeunes prêtres :

» Le Grand Conquérant, le Chef Illimité, le Guerrier Invincible, le Tyran absolu de la Ville et du Temple, notre Maître,

est l'affamé des affamés, l'assoiffé des assoiffés, l'ogre implacable de la terre. Il est chasseur d'hommes, loup dévorant les loups, serpent à mordre les serpents.

» Mais les humains, aveugles, sourds, n'ont d'yeux pour voir sa mâchoire infinie, ni d'oreilles pour entendre les cris des suppliciés.

» Vous, gardiens, hérauts et vigiles de l'Ordre du Grand Affamé, soyez en sorte qu'il soit toujours servi, et qu'à jamais il en soit ainsi!

– Que devons-nous savoir encore?

– Préparez-vous, jeunes prêtres, serviteurs du Haut Temple, gardiens de l'Ordre Impérissable, préparez-vous au nom des noms, préparez-vous à recevoir, et n'oubliez pas : la révélation ultime demande...

» Que le secret soit gardé secret!

» Sachez que le Maître, notre Seigneur le Conquérant du Monde, notre Prince le Chef Illimité, notre Phare le Guerrier Invincible,

n'est autre que le Dragon, l'Invulnérable,

le Monstre absolu,

le Fléau de la terre,

l'inéluctable mangeur d'âmes,

l'insatiable buveur de sang.

» Et sachez que tous les hommes sont ses esclaves et sa pâture,

et que nous sommes, vous comme moi, ses fidèles et conscients serviteurs.

» Mais les gens, aveugles et sourds, n'ont d'yeux pour sa mâchoire, ni d'oreilles pour ses victimes!

» Et vous, gardiens de l'Ordre du Dragon, faites en sorte qu'il en soit à jamais ainsi!

– Que dire aux gens, ô Grand Prêtre?

– Dites-leur, par tous les moyens, en usant de tous les

rituels, que notre Seigneur est l'Absolu, qu'il est le seul et unique Être, que toutes louanges et adorations ne montent que vers lui.

» Dites-leur :

priez, jour et nuit priez !

soumettez-vous, obéissez à sa juste loi, versez fatigue et larmes au feu de sa grand-soif, en sorte que ses flammes attisent l'univers !

Offrez, offrez à notre Seigneur, à sa pure mâchoire infinie !

multipliez les sacrifices, faites fumer le sang tiède sur les autels sacrés de sa Gloire !

» Voilà ce que vous leur direz, ô jeunes prêtres, et voilà ce que je vous dis à vous :

soyez en sorte qu'il soit toujours servi ! Faites qu'il en soit à jamais ainsi, et que sa faim, sa soif et son exaltation soient l'agonie interminable de toute humanité !

Naissance de l'Ogre

Ainsi parla le vieux prêtre. Ensuite, il révéla également aux jeunes initiés l'histoire même du secret, sa conception fangeuse, sa croissance invisible, sa fulgurante omnipotence.

Il raconta comment, d'un œuf sans importance, une nuit, surgit un ver. Un ver apparemment semblable à tous les autres vers, innocent, dépourvu d'yeux pour voir, de pieds pour se mouvoir, de dents pour se nourrir.

Il raconta comment ce ver grandit au sein de la terre nourricière, et que les gens disaient : c'est un ver, pareil aux millions d'autres vers, innocent, dépourvu de prunelles, de doigts et de canines.

Il raconta qu'en grandissant, un jour il se trouva irrésistiblement unique, ne ressemblant à nul au monde, ne ressemblant qu'à lui. Il n'était pas serpent car il avait des griffes.

Il n'était pas oiseau car il lui vint mâchoire. Il n'était pas sphinx car il sabrait les questions. Il donnait seulement des ordres, exprimait catégoriquement sa volonté, coupait la tête qui lui tenait tête, brisait l'échine qui ne se courbait, seul à dévorer sans être mordu, inextinguible brasier qu'aucune gorge n'avalerait, qu'aucun ventre n'assimilerait, qu'aucun cerveau ne réduirait.

Il raconta comment il lui vint puissance d'hydre, et ses membres en contenaient dix autres.

Il raconta qu'en la jeunesse du Monstre la Déesse de l'Amour régnait sur le pays. Apprenant qu'un étrange fléau dévastait peu à peu son domaine, la Souveraine manda près d'elle les braves et les héros, et promit sublimes faveurs à qui tuerait la bête.

Il raconta comment la Déesse de l'Amour s'engagea, offrant le chemin des rivages perdus, la libération de l'échec et de la douleur, des vains plaisirs et fausses gloires, et la clef de la source de vie. On ne sut jamais si la promesse parut insuffisamment attrayante, ou si le Monstre, déjà, était invincible, mais il ne fut ni tué ni même jeté hors du royaume. Oui, jeunes prêtres, serviteurs du Haut Temple, gardiens de l'Ordre du Dragon, notre Seigneur, à mesure que sa croissance le portait plus loin en force, en faim, en soif, se sentit devenir si grand que ce royaume ne le pouvait contenir. Ce fut lui qui en partit. Lui qui s'expatria vers les ailleurs. Il y dévora des loups et des hommes, but du sang à outrance, engloutit des caravanes, pilla toutes les richesses et se fit des esclaves en tous les points du monde. Matin et soir des croyants sincères vinrent se prosterner à ses pieds, lui apporter leur âme et leurs offrandes, puis leur âme en offrande. Seuls les habitants de ce pays-ci, sa patrie, vivaient encore dans l'erreur, sous la tutelle de la Déesse de l'Amour. Ils n'avaient pas reconnu la vérité : la puissance de notre Seigneur le Dragon.

Enfin il s'en revint sur sa terre natale, et sa Gloire s'imposa.
La Déesse fut chassée, le vrai culte définitivement instauré.

– Jeunes prêtres du seul secret!

» Notre Seigneur est Monstre et notre terre en son sein
l'a bercé,

et les femmes et les hommes ont accueilli sa justice dans
leurs cœurs,

et nous avons mission de le servir en tout, pleinement,
fermement, sans pitié

pour ces aveugles qui n'ont pas d'yeux pour voir sa
mâchoire, ces sourds qui n'ont pas d'ouïe à la mesure des
cris de ses victimes, et qui seront à leur tour sa pâture!

» Et vous, gardiens, vigiles et prêtres de son Ordre,

faites qu'il en soit à jamais ainsi

et gardez le secret

secret!

La ville malade de son maître

Ayant ainsi évoqué l'attitude et les propos du vieux prêtre,
le pèlerin des temps jadis poursuivait, à l'intention du Voya-
geur de Minuit toujours assis face à la bouche béante et
muette et noire de la Caverne :

Il fallut une longue période avant que l'on découvrit ce
fait lourd de conséquences : le Chef Illimité était vénéneux.
Il répandait autour de lui un poison, d'où résultèrent trois
maladies contagieuses inconnues jusqu'alors, et pratique-
ment incurables : l'ennui, la colère et la peur.

Le premier à succomber au mal de l'ennui fut le sage gué-
risseur de la Cité. L'attaque fut si foudroyante qu'il ne songea
pas même à se soigner. À peine la nouvelle s'en répandit-elle
qu'il avait quitté ce monde.

La jeunesse se révéla plus sensible à l'épidémie colère. Les femmes, les enfants, les vieillards, l'ennui les toucha de plein fouet. Quant à la peur, elle frappa fort, toutes, tous, et exerça très vite ses ravages.

Les vieux déclinaient rapidement. Les femmes ne souriaient plus ni ne chantaient. Les jeunes gens, étouffant sous les assauts de la rage, ne se contenaient plus et se querellaient, se déchiraient, s'entre-tuaient même. Le Chef Illimité sut employer l'énergie de leur fièvre, et les envoya vers les ailleurs avec mission d'y exterminer préventivement les tribus sauvages, les barbares, les non-civilisés résiduels de la planète, tous ceux qui restaient dans l'ignorance de son culte. Il fallait, disait-il, prendre ces gens-là de vitesse, les détruire avant qu'ils ne découvrent l'art de la guerre, c'est-à-dire avant qu'ils ne songent à anéantir la Cité. De ces expéditions de rapine et de massacre, nombre de jeunes ne revenaient pas. Ceux qui rentraient semblaient guéris de la colère, certes, mais en proie à une telle faiblesse amère qu'ils succombaient sous peu aux assauts de l'ennui.

Le plus étrange fut le sort des enfants. Ils ne savaient plus jouer. C'est ainsi que les parents entreprirent de confectionner des jouets et de leur en enseigner l'usage. On espéra, par ces moyens d'artifice, tirer à nouveau quelques cris de joie de ces bambins que plus rien n'amusait. Ce fut peine perdue. Très peu, désormais, atteignirent l'âge adulte. Ceux qui y parvenaient en prenaient l'apparence, mais ils avaient laissé leur âme en arrière, définitivement égarée.

Si l'épidémie de l'ennui connaissait çà et là rémission, si la fièvre colérique parfois tombait un peu, l'obscène peur, elle, sévissait sans trêve, et ses effets disloquaient au plus profond.

On perdit définitivement confiance. Amour, amitié, sincérité disparurent. Chacun se méfia de tout. Des autres. De soi. De sa pensée. De peur que quelqu'un n'entende, en plein

jour on chuchotait en cherchant pénombre. Les amis étaient-ils des amis ? Les mots d'amour n'avaient plus lieu de chant. L'élan, la sympathie sentaient la trahison. Nul n'osa plus sortir de la Cité. La vaste plaine familière qui embrassait la ville, par laquelle était venu le Grand Conquérant, semblait hostile, inquiétante, vraie terre de cauchemar. En rêve, beaucoup la voyaient peuplée de cavaliers noirs, de montagnes terrifiantes piétinant l'horizon, d'ombres fantomatiques montées de la Caverne. Les nuits devinrent interminables. On se réveillait en sursaut, trempé de sueur, bouleversé par l'effroi, tremblant de la tête aux pieds.

Et personne, hélas ! pour découvrir la vérité. Personne pour dévoiler le secret. Personne pour savoir que le Chef était le Monstre, que le Monstre était le Dragon du mythe. Personne pour saisir l'origine du mal. Personne enfin pour prévoir le pire, qui allait dévaster la ville, dévorer les âmes, et se dévorer lui-même du dedans.

CERCLE DEUXIÈME
LE DRAGON DANS LES RUINES
DE LA CITÉ DE L'ÂME

D'innombrables jours s'écoulèrent, et d'interminables nuits.

Vint l'instant où le Grand Conquérant demeura irrésistiblement seul.

Maître absolu de ses domaines sans fin, il n'avait plus personne à réduire en esclavage. Souverain incontesté, il ne trouvait plus de nouveaux sujets à dominer. Guerrier invincible, il ne lui restait aucun adversaire. Seul être apparemment vivant au cœur de son palais, au milieu d'un empire dont le trône réel était désormais le silence.

Fermées pour toujours, les portes de la Cité où personne ne pénétrait, d'où personne ne sortait !

Immensités arides, les grasses prairies et les verts pâturages ! Le jour un soleil fou y faisait rouler le feu, la nuit un vent amer y levait tourbillon d'un horizon à l'autre. Couleur de cendre et de cadavre étaient les montagnes de l'est, couleur de cadavre et de cendre, les forêts calcinées du couchant ! Asséchées, détournées, bannies, les eaux de la rivière, et boueux les torrents !

Envahies par les ronces, les nombreuses et larges routes qui conduisaient à la Ville !

Figées, absentes, disparues, les longues caravanes ! Inutiles, les caravansérails !

Alors le Grand Conquérant sortit, seul, de son palais de solitude, de sa ville sans âme, et se rendit devant la Bouche béante, muette, noire : à la Caverne.

Clameur d'abîme

Face à l'ancre inquiétant, le Grand Conquérant, pour la première fois, se sentit sans arme, incapable qu'il était, devant la trouée obscure, de la faire disparaître, de l'anéantir d'un ordre, d'un geste, d'un haussement de sourcil décisif, comme à l'accoutumée. Face à lui, une ténèbre plus profonde que la sienne entrouvrait son abîme.

Il découvrit alors à quel point la vie avait fait reflux. Il découvrit son propre cœur, qui lui murmurait que la vie avait pris refuge au sein de cette ténèbre dont le calme vertige devait envelopper une mer immense, transparente, scintillante de joie dans une lumière d'aube, frémissante de bonheur sous la caresse de la brise. Il crut entendre, au-delà de l'ombre impérisable, le galop inconnu de milliers de chevaux sauvages, le hennissement libre de l'existence – et il eut découverte de la peur.

Tout lui parut soudain grincer, s'entrechoquer, et des râles de démons enchaînés lui parvinrent, et des fracas de métal, et des grondements de feu ardent.

Puis ce fut du silence, du silence à hurler. Il reconnut, à peine perceptible, le léger frémissement, le froissement de soie d'une fleur de l'ombre qui déployait délicatement ses pétales pour la venue du jour. La respiration des araignées géantes, le bruissement de leurs toiles à l'entrée de la Caverne, les chauves-souris et autres vampires qui en tapissaient la voûte, tout lui parut fixer sur sa présence l'innombrable regard des gardiens des secrets nocturnes, l'innombrable regard qui attendait sa proie.

La grande absence

Il eut peur, l'indomptable Affamé de Monde. Il frissonna, l'insatiable Assoiffé de Vie, et sa pensée trembla.

Quel était donc, se demanda-t-il, le sens de ces errances sans fin à travers les déserts, les horizons, les champs de bataille?

Au bout de cette longue attente, de ce torrent à sec depuis la nuit des temps, quoi?

N'ai-je pas cherché l'être, dont l'absence est là, dans ce tarissement? La force mystérieuse qui célébrait la divine Inconnue, la grande Absente d'à présent, en organisant chaque année la fête du printemps, en secouant joyeusement les entrailles de la terre, ranimant les branches mortes, lançant ses tulipes rouges à l'assaut des champs gris, donnant ordre aux lugubres montagnes de se vêtir de la tunique verte des fées, mettant partout en marche mille caravanes de couleurs, de sons et de parfums – où est-elle aujourd'hui?

La source, le torrent, la vallée, la plaine, la rivière et ses ombrages accueillant amants et voyageurs, où ont-ils fui, ces bijoux de l'existence? Nulle trace de pas sur l'étendue, nuls sentiers vers un but, nulle marque de vie devant moi désormais. La source se serait-elle complètement asséchée, ou bien a-t-elle plongé définitivement vers l'intérieur, au fond de la Caverne, au point de ne plus jamais devoir réapparaître?

Les villes, les trop longs séjours qu'on y peut faire sont dangereux. Je le savais pourtant. Le palais, la lueur familière des candélabres, la présence voilée des esclaves, tout cela conduisait à l'oubli, je le vois à présent. À l'oubli du désert, à l'oubli des ombres et des gouffres, à l'oubli de la source au fond de la Caverne. Si la source reflue et si j'oublie la

source, le tarissement alors touche à l'infini, et je suis, moi, l'Invincible, en péril infini !

Le départ de la Reine des Sources Vives

À cet instant il se souvint, le Chef Illimité, des temps heureux, si lointains, où il vivait auprès de la Cascade.

Mais depuis si longtemps il ne savourait plus, au printemps, le parfum des orangers en fleurs ni ne goûtait plus les oiseaux dans leurs feuillages de nuit d'été, ni le murmure de la rivière sous les arcades. L'eau s'était tue. Les arbres restaient muets. Les orangers avaient séché.

Il n'avait pas pris garde à ce silence.

Il avait tardé à sentir le danger.

Il avait tellement oublié ! Jusqu'à ces nuits d'été, où il partait à travers les espaces célestes sur le sentier de la Voie lactée. Mais les étoiles avaient pâli, et les constellations qui lui restaient n'étaient que verroteries aux plafonds du palais.

La mémoire affluait à présent, et il se souvint, le Grand Conquérant... Ces mêmes nuits d'été de naguère lui revenaient en l'esprit, et leur beauté, et leurs orages parfois, avec pluies en rafales, avec torrents en crue subite qui arrachaient des arbres centenaires, bousculaient des rocs, venaient gronder, mugir, écumer jusqu'à la rivière dont les eaux se soulevaient en de sinistres ronflements de forge... Comment avait-il pu oublier cette nuit particulièrement étrange au cours de laquelle, sur un énorme tronc charrié par les eaux en furie, on avait vu briller une intense lueur pourpre ?

On s'était précipité vers le rivage. Les hurlements du vent, les ébranlements du tonnerre répercutés par l'écho sur les flancs des montagnes, l'inquiétude et la curiosité générale, tout, cette nuit-là, passait les bornes.

Un instant, à la faveur d'un éclair, on vit : sur le tronc à la

dérive, le corps vert émeraude, orné de taches multicolores, d'un fabuleux serpent. Enroulé sur lui-même, la tête haut dressée irradiant son intense lueur pourpre, mille feux scintillant autour de ses yeux, un point rouge, incandescent, planté au milieu du front, il observait impassiblement le tumulte des eaux, de la terre et du ciel.

On avait murmuré : c'était, avait-on dit, la Reine des Serpents. Elle avait revêtu sa robe de cérémonie verte. Placé sur sa tête la couronne de diamants et l'énorme rubis. Elle avait quitté son royaume, abandonné les Sources Vives. C'était inconcevable et pourtant c'était ainsi : la Reine des Sources Vives n'allait plus revenir.

Une tristesse profonde avait envahi la foule. Ce départ constituait un mauvais présage. Les récoltes seraient compromises, et peut-être le sort du pays. La rivière, la vallée, les montagnes, ce fut comme si leur âme s'était enfuie.

De cette nuit de tempête où disparut la Reine des Sources naquit, pour les humains, la sensibilité au passage du temps. C'en fut terminé de l'âge mythique des immémoriaux ; désormais commençait l'ère historique aux durées laborieusement accumulées, comptabilisées, inventoriées.

De cette nuit de tempête datait aussi la fin de la jeunesse heureuse du Grand Conquérant. Il s'éloigna. Il partit vers les ailleurs. De même que s'en était allée la Reine au rubis pourpre, de même que la rivière ne fait pas retour à ses sources, de même il déserta les rivages premiers.

À présent, face à la Bouche béante, muette, noire, face à la Caverne, il se souvenait... Pris du vertige du retour, il lui venait désir de tout recommencer, de retrouver l'Absente dont le sourire, jadis, le faisait chavirer.

D'où me suis-je exilé, soupira-t-il, sinon du pays où je savais encore aimer ? Qu'est donc la grande Absence, sinon celle de l'amour ?

Il eut souvenir de son départ de jadis.

Souvenir de la Reine du Printemps, qui avait revêtu sa robe de Déesse Verte. Souvenir de sa prédiction d'alors.

Prédiction de la Déesse Verte

La mer infinie, couleur d'azur, miroitait dans son regard. Elle s'était approchée. D'un geste large, elle avait désigné un point à l'horizon, puis lui avait tendu la main.

– Lève-toi, et viens. C'est l'heure.

– Je préfère rester, avait-il répondu. Rester à l'intérieur, avec les murs, les lampes, les miroirs.

Aux confins du regard enchanté, la mer couleur d'azur s'était assombrie. Le sourire de la Déesse s'était estompé. De sa bouche adorable avaient surgi les étranges paroles :

– Soit. Mais sache que ta peur choisit la voie de toutes les misères. Tu ne seras qu'errance, frustration, douleur. Tu te damneras pour me retrouver. Chaque pas, hélas, que tu croiras lancer vers moi t'éloignera de mille autres du lieu où l'on me trouve.

La voix, l'émouvante voix de la Déesse s'était peu à peu éloignée, voilée déjà par la distance.

– Sans moi, tu verras jaunir les vertes prairies, se calciner les plus denses forêts, tarir les ruisseaux et les sources, gronder la bourrasque amère et se taire les oiseaux. Sans moi, tu verras la vie déserte et nulle. Sans moi, tu te découvriras reptile absurde, rampant vainement entre absence et poussière. Je resterai à jamais l'Absente de ton cœur, et ta vie trouble et agitée déroulera ses soubresauts ineptes, vides de sens et de joie.

Ainsi avait-elle prévu, et dit.

Ainsi le Grand Conquérant avait-il connu expérience double, comme si la Reine des Sources Vives avait deux fois quitté sa vie.

Ensuite, il avait eu à se jeter sur les routes, errant de la douleur de l'Absence, et semant partout l'écho monstre de sa souffrance, entre horreur et désolation.

Plus tard, dans son palais au cœur des ruines, seul, un soir de crépuscule oblique, à l'heure où les démons de la nuit à pas de loup et de velours dévorent la lumière, il eut visite de la Dame Noire.

Gracieuse, élégante, toute de noir vêtue, aussi vieille que le monde, plus fraîche que l'instant, elle était venue du plus loin jusqu'au néant de la Cité. Son charme glaçait le cœur. Sa beauté anéantissait l'espoir. D'un regard elle avait ouvert les portes ; sans étonnement avait parcouru les ruelles silencieuses. Au palais, dont elle gravit lentement les hauts degrés, elle traversa patios et colonnades puis, sans frapper, entra chez le Grand Conquérant.

Le pèlerin des temps jadis marquerait ici une pause.

Le Voyageur de Minuit, les yeux clos, attendrait ardemment.

Le pèlerin reprendrait :

C'était, selon la légende, la rencontre de l'Ange des Ténèbres et du Grand Conquérant.

CERCLE TROISIÈME
L'ENFER RETROUVÉ

Les architectes de la Cité de l'Âme

Autrefois, quand nous bâtissions la Cité de l'Âme autour des bosquets de la rivière, je croyais connaître le sens. L'œuvre était claire : solidité des fondations, beauté des formes, ingéniosité des perspectives, tout cela signalait une attente ; comme si se préparait une importante réception.

Nul architecte ne construit la Grande Maison pour y habiter seul. L'âme du logis d'abord doit s'installer, elle qui sait le secret des lampes. Cette Cité aujourd'hui silencieuse et lugubre fut pourtant une splendide demeure de l'âme. Passion, émotion, intuition en furent les architectes infatigables, les ardents et habiles ouvriers, les croyants sincères. C'était un temple de l'amour que nous érigeons, et notre œuvre marquait une attente, se préparait pour une importante venue.

Quand nous l'eûmes achevée, l'harmonie avait jailli du sol, et tout le monde attendit : les hommes à l'orée du temple, les oiseaux dans les arbres, les fleurs dans les jardins. Les gazelles, descendues boire à la rivière, dressaient soudain la tête, naseaux frémissants, et fixaient l'horizon.

On attendait la Reine du Printemps. On l'attendait, vêtue d'émeraude, qui frôlerait les flots dans la brise du matin. Elle

prendrait possession de son temple. On irait s'agenouiller à ses pieds, on ceindrait à son front diadème de fleurs sauvages, on irait vénérer la source du printemps.

Au lieu de quoi, ô ami Voyageur, un certain crépuscule nous apporta la fin. Ah, fin sinistre entre toutes ! Et le Cavalier Noir, de l'horizon noyé, sortit nous enchaîner. Enveloppé d'une brume maléfique, il prit possession de tout, de toutes, de tous. Il se fit ériger palais. Il imposa son culte dans le temple, et l'étrange réalité du labeur sans but, du despotisme, de l'esclavage. Il ne discutait pas, il tranchait. Tu sais, ô Voyageur, ce qu'il advint, et comment le Monstre se retrouva finalement seul dans son palais, au milieu d'une cité sans âme, souverain d'un empire de néant.

Seul parmi les voûtes et les arcades, seul parmi les multiples tableaux le représentant à l'infini, unique image et motif central de toutes les tapisseries, seul avec boiseries et cristaux où s'incrustait toujours le motif du Dragon, il aimait à se contempler longuement dans les innombrables glaces et miroirs dont il avait pourvu le palais, qui reflétaient de toutes parts la forme exclusive du Monstre.

Il lui devint de plus en plus difficile de se détacher des miroirs.

Sans eux, il croyait disparaître.

Inconscient de leur menace, ignorant leurs pouvoirs, il alla ainsi au plus grave échec de son abominable existence.

Il ne savait rien de la magie des miroirs.

Il ne savait pas qu'ils sont le seuil de la vraie nuit.

Il ne savait pas qu'au-delà commence l'empire du Moi, et que l'empire du Moi est abîme : l'Enfer enfin.

Retrouvé.

Des instants et fantômes

Le piège de l'instant, lentement, se refermait sur lui.

Un matin, il fut frappé du mal du temps. Il ressentait la durée, mais comme une fermentation ; les saveurs, mais comme des brûlures acides, ou des nausées. Les orangers en fleur : le temps des souvenirs déchus. Les petites ruelles des cités d'Orient : le temps des déchets fétides, l'asphyxie de la putréfaction. Les larges avenues des villes d'Occident : le temps des essences brûlées, le souffle de la suffocation.

Les jours, les nuits, les mois, les saisons, l'heure ou l'année : il y devint insensible, et leur décompte lui paraissait vain. Il savait seulement qu'il avait un long voyage à accomplir, mais quand, vers où, et dans quel but ? Tel un océan dont les rivages s'éloigneraient à l'infini, chacun de ses instants se dilatait sans mesure et plongeait dans des brumes où origine et fin mêlées se perdaient à jamais.

Bien qu'il eût sillonné le monde et dévasté des royaumes, le Grand Conquérant, écrasé sous le poids du perpétuel, ne venait plus à bout de l'instant.

Reclus dans l'ombre, il comprit qu'il avait quitté la lumière. Son monde ? Une ombre sur un mur d'ombre, et nulle fenêtre.

Une ombre sur un mur d'ombre, mais une porte verrouillée.

Dans cette ombre, au ralenti, grouillaient des ombres de visages, ombres d'événements obscurs, ombres d'avenirs opaques, ombres de passé pâli. Piégé par l'instant, piégé par les miroirs, il n'avait plus affaire qu'à des fantômes.

Le vent d'automne

Du fond de l'ombre, il voulut se diriger vers la porte verrouillée. La marche vers cette porte, il la ressentit comme

une lente descente au fond de quelque puits : la solitude, oui – mais loin, encore, de sa pureté cristalline. Il lui restait une ultime compagnie en effet, qui le suivait partout et ne le quittait plus ; qui soufflait, comme le vent d’automne, tantôt continûment, gelant émotions et pensées, tantôt par rafales qui noyaient le décor dans des tourbillons de poussière et de feuilles sèches. Et cette compagnie avait un nom : Angoisse.

Autrefois, la grande misère de vivre lui semblait résider dans le passage du temps. Maintenant l’effroi tenait dans son arrêt, dans son suspens, dans sa cassure.

Si la brise cessait ? Si le cycle des saisons cassait ? Si le couchant coulait à pic ? se demandait-il avec terreur. Mais déjà le remède aux souffrances des hommes – la succession, la balance des jours et des nuits, des saisons, des années –, ce remède lui faisait défaut. Il se sentait comme malade d’opacité.

L’impossible marche lui rappela certain sentier qui serpentait à travers l’herbe rousse. Pourquoi, se lamenta-t-il, ne me suis-je pas, enfant, engagé dans ce chemin ? J’étais sûr, pourtant, qu’il conduisait au lac de brumes et de roseaux où attend la barque cachée. Je l’aurais trouvée, je l’aurais prise, j’aurais traversé les eaux ! J’aurais alors atteint aux rivages perdus...

Mais à chaque pas de l’impossible marche, son corps était comme aspiré par le sol. Horrifié, il vit la moitié inférieure de ce corps prendre forme noueuse, devenir tronc d’arbre : et il en sentit les racines, tout en bas, qui fouillaient péniblement la terre sèche et dure à la recherche d’un peu d’eau, d’un peu de vie, et il suffoqua d’éprouver la partie supérieure de ce même corps comme un ramage que le vent ployait et déployait à sa guise. Autour de lui, un monde inerte, un univers d’ombre, un puits d’espace figé, une ouate de ténèbres à étouffer son et mouvement : il sombra dans un vertige de dernière chance – tout lui parut soigneusement *prévu*. Il

s'attendait à la survenue de quelque tragédie antique. Un rideau allait se lever.

Désert de l'Indifférence

Chaque pas de l'impossible marche lui ouvrait d'impossibles pas.

L'ombre, l'ombre de l'ombre, l'angoisse le guidaient encore lorsqu'il déboucha au désert. L'aridité. L'immensité. Ce ne fut plus la nuit. Ce ne fut pas le jour. Il distingua de vagues formes et contours, mais sans noms. Aucun objet n'était d'ombre, aucune chose ne recevait lumière, et lui-même avait perdu son ombre, et lui-même était sans lumière.

Je dois absolument, pensa-t-il, partir à la recherche de mon ombre. Peut-être trouverai-je ainsi le chemin des rivages perdus ?

Un regard le convainquit : c'était une ombre d'ombre. Autour de lui régnait l'infertile mutisme ; en lui, la volonté absente. L'angoisse redoubla.

D'où me vient ce lambeau de certitude, s'étonna-t-il, cette sensation de n'être pas moi-même une ombre ? Me reste-t-il une forme, quelque probable parcelle d'être, ou ne suis-je plus qu'imaginaire, vaguement vivant, abstraction plus ou moins vaine, illusoire égrégore ? Tout nom que je pose sur une chose connue s'effiloche et s'éparpille comme sable entre les doigts ; les noms, les mots sont vides. Autrefois, choses et noms se rapportaient les unes aux autres, tissant entre eux des liens infinis. Un escalier reliait le sol à l'étage. Un mur entourait un jardin. Une chaise avoisinait une table. Mais à présent, voici qu'ils s'ignorent mutuellement, suspendus dans l'attente d'un sens qui ne vient pas.

Qu'est cette table massive, aux pieds de miel, fondant lentement dans la chaleur d'une plage déserte ?

Cette poupée sans bras ni jambes dans la poussière, qui regarde le ciel?

Ces feuilles incolores, tombant d'on ne sait quel arbre sans jamais se poser sur le sol?

Ce châssis de fenêtre au sommet des dunes?

Cet escalier vertical ouvrant sur le vide, au fond du torrent à sec?

Ce vase précieux empli de cailloux blancs, qui trône sur un roc au milieu de rien?

Si j'usais de ces objets, si je regardais à travers cette fenêtre, si je jouais d'une de ces feuilles étranges, si je gravissais l'escalier aberrant, cela mettrait-il un terme à mon attente? Cela leur donnerait-il sens?

Tout à coup il eut soif. Soif des eaux pures de toutes les sources de la terre. Soif de fleuves et d'isthmes. Soif de vie. Soif!

Ainsi, triompha-t-il, je ne suis pas la pensée illusoire d'un cerveau insituable, car une illusion ne saurait ressentir la soif! Je ne suis pas une ombre, car les ombres ne soupirent pas après les fontaines! Quel soulagement! Je vis. Je suis vivant. Je suis!

Il ne s'aperçut pas que tel raisonnement contredisait son répit. La soif aussi est illusion, lorsqu'elle est *monstre*. Il crut avoir redécouvert le désir : le désert de l'indifférence, en fait, l'avait entièrement envahi. Chaque fois qu'il imaginait faire un pas vers la source, il s'en éloignait de mille autres, comme l'avait prédit une déesse lointaine, si lointaine à présent.

*L'offrande
d'un prisonnier du Temps*

Soulagé, presque arrogant de nouveau, il se crut libre, le Grand Conquérant qu'avait envahi le désert de l'indifférence,

qu'avait rongé le vent d'automne de l'angoisse. Libre de la succession des saisons. Libre des joies et des peines. Libre des attaches humaines. Et libre, par-dessus tout, de la chaîne des instants. Mais il ignorait toujours pourquoi il était condamné à ce désert, à cette angoisse. Il se rembrunit, songeant à la métaphore des perles et du collier, représentant la vie comme un fil qui, traversant au cœur les moments disparates du passé, leur donne perspective et sens : celui du collier à offrir, amoureusement, à la Reine du Printemps.

Je préparais un tel collier jadis, il y a si longtemps !

Le fil manqua de force. Les perles ont roulé dans la boue des chemins. Quelques-unes me restent, dépareillées, vaines. Comment pourrais-je jamais retrouver les autres ?

Si la Reine du Printemps survenait soudain, moi, les mains vides, qu'aurais-je à lui offrir ?

La chaîne de son temps était brisée. Les anneaux des instants, disjoints. Chaque moment qui passait ne le reliait à rien, à personne : il était enchaîné serré. À lui-même.

ÉPILOGUE
LA MORT DU MONSTRE

La révolte des damnés

Dans les ténèbres il ne pouvait se voir. Dans le sommeil, exister. Aussi n'éteignait-il jamais les lampes. S'endormir lui était redoutable. Les cauchemars l'étreignaient la nuit. Le jour, des visions le hantaient. Du fond de tout rampaient des démons qui allaient l'assaillir. Un oiseau immense fondait sur lui. On le jetait à terre. La pointe d'une lance venait déchirer sa poitrine. En sursaut, sueur, frissons et convulsions, il s'éveillait d'entre les mirages.

Lorsqu'une fois il oublia de se perdre et retrouver à l'infini dans la multiplication des miroirs, il ne rencontra, autour de lui, que ruine, abandon, décrépitude. Seul, tel un reptile hideux dans son antre, il fut dépossédé des instants et des êtres, n'habitant plus qu'avec des fantômes un palais où rôdait l'angoisse.

Des bruits étouffés, des chuchotements, des pas qui s'éteignent, des grincements, le vol d'un vampire sous le dôme de la salle aux miroirs, voilà quels furent ses compagnons d'alors, ses ultimes signes de vie. Jusqu'au moment des profondeurs. Jusqu'au moment des voix : des souterrains et oubliettes du palais commencèrent de monter des râles, des cris, des hurlements.

Fracas de chaînes, clameurs : tout annonçait furie, ravage, paroxysme. Une voix étrange émergeait du charivari. Une voix rude, qui s'adressait à lui. De menace, mais calme, mais résolue. Une voix que rien n'apitoierait.

Souviens-toi, lui dit-elle, souviens-toi :

Dès le début, tu nous as éloignés de la vie et toute ta vie tu nous as détournés de la source.

Lorsque tu es venu en Conquérant, lorsque tu as confisqué notre insouciant Cité, souviens-toi comme nous t'avons reçu, comme nous t'avons confié nos cœurs.

Tu as dit avoir nom : Moi.

Tu as dit : Moi, maître du monde... Et nous t'avons cru. Moi, centre de l'univers. Et nous t'avons cru. Moi, essence divine. Et nous nous sommes prosternés.

Et les *nous*, les *vous*, les *tu* furent supprimés, en sorte que toutes et tous fussent abîmés dans ton Moi. Et toutes et tous, fascinés par ce Moi, ont déclaré se nommer *moi*.

Dès le début les décors t'intéressaient, non les fondations. Les étages supérieurs, non les salles basses. Les miroirs à ton image, non les tableaux.

Entièrement à ta tyrannie, tu as domestiqué, réduit, rasé : ainsi des intuitions, des élans, des émotions, des passions, de tout ce qui prenait figure de poésie et de liberté. Ceux qui osèrent murmurer, tu les as exécutés, bannis, ou jetés aux oubliettes, au gré de tes humeurs.

Parmi nous, il y eut ceux qu'une raison glaciale, qu'une sagesse de calcul inclinèrent à devenir tes abominables suppôts, qui formaient à la fois ta police et ton culte.

Moi, ô Maître, ô Roi !

Tu as transformé l'existence en destin.

Tu as tracé la voie de la puissance et de la gloire.

Tu as accompli l'aridité.

À chaque retour de guerre, tu clamais :